

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Abonnement annuel, \$1.00
Abonnement semestriel, \$0.50
Abonnement trimestriel, \$0.25
Par mois, \$0.08
En l'absence, et au Mississipi, \$1.00
Par les Etats-Unis, un an, \$1.00
Par mois, \$0.08

SALUT A LA FRANCE

Cette page agrée d'Algérie. Nous l'avons demandée à un Arabe authentique, fils du cadé de Miliana, issu d'une des familles indigènes les plus anciennes du pays, formé dans la pratique de notre langue, qu'il écrit en perfection. Il nous a paru intéressant de publier les impressions qu'a éveillées dans une âme musulmane le passage du président de la République. Ce récit est charmant, coloré, enthousiaste, et tout à fait significatif puisqu'il n'emané pas d'une plume française. C'est le plus bel hommage que puisse recevoir notre pays en la personne de M. Millerand. — Les Annales.

L'Algérie est en fête et l'âme arabe exulte.

C'est le digne représentant de la belle et généreuse France, de l'éternelle et de la plus douce des républiques qui honore enfin notre charmant pays de sa visite.

Cavaliers de l'Oranie, gnomiers du Sud, et vous tous, caïds aux bournois écarlates, volez sur vos coursiers légers et rapides au-devant de M. Millerand, qui vous apporte le bonheur, la parole française, le verbe d'or du pays des héros!

Saluez-le, nobles caïds, observateurs de la loi d'Allah, magistrats scrupuleux et bons!

Applaudissez à son passage, muftis vénérés qui guidez la prière!

Et vous, chers petits ecclésiastres arabes, souvenez-vous que cet homme, que ce grand sultan du Nord vient de la Ville Lumière, de Paris, de la reine des Sciences et des Arts; souvenez-vous, lycéens en chéchia, des œuvres de Racine, de Corneille, de Molière, de Voltaire, de Lamartine et de Victor Hugo; et n'oubliez pas que vos cerveaux ont appris à penser, à apprécier la liberté grâce à la douce France de Jeanne d'Arc! Elevez dans vos cœurs des arcs de triomphe et que le soufflé embaumé du merveilleux Paris y passe, plein de vie et de gloire!

Et vous aussi, travailleurs infatigables, mes frères, vous qui voyez monter vers le ciel de saphir vos champs d'émeraude que la pluie bienfaisante va transformer en diamants sous le soleil d'éclair; et vous, humbles artisans qui finissez avec un art admirable les fils de laine ou de soie, montrez fièrement au vénérable élu de la France chérie la beauté de vos plaines et de vos vallées, les haïks blancs faits de rayons de soleil, les foulards de lilas et de roses, les selles rutilantes qui étincellent sous la lumière d'Allah!

L'Algérie est en fête et l'âme arabe exulte.

Est-ce Haroun-Er-Reschid qui vient ou un nouveau prophète va-t-il répandre de nouveau parmi nous la parole des sages?

— Réveille-toi, Allah! Ce n'est plus le moment de fumer le narguilé; délaisse ce rêve pour un autre plus beau. Dehors, n'entends-tu pas les sons harmonieux de la flûte? Ecoute! C'est le galop des chevaux; ce sont les aghas et bachaghas qui s'avancent; c'est l'escorte rouge; la voici. Qu'ils sont beaux ces grands chefs du Tell et du Sud! Comme ils savent se tenir et quelle fierté dans le regard! Pourvu que ce bon sultan sente que nous aimons son pays!

Allez, somnolait au fond du café d'El Habib; il est octogenaire et il assiste à la visite que fit Napoléon III à l'Algérie; il a vu de très près le président de la République Emile Loubet, en 1903. Allah ne savait pas qui venait; lui seul l'ignorait. Il était silencieux et la sainte curiosité n'était pas de ses qualités; il se rendait bien compte qu'on donnait une fête, car il avait rarement vu autant de monde aussi bien vêtu, en ville. Il aspira de nouveau dans le long tuyau de son narguilé; la renguilla s'éteignait.

La poudre parla; mille et un coups, peut-être, partirent subitement; les canons tonnaient. Allah se réveilla, ouvrit grands ses yeux noirs, releva la tête, regarda par la porte.

— Qu'est-ce, sid Ahmed? s'informa-t-il.

— Il vient!
— Qui donc? Est-ce le préfet?
— Le sultan des Français.
— Tu rêves!

— C'est toi qui rêves, par Allah!

Allah se chassa lentement, passa le gabaoudji et sortit. Toutes les maisons étaient pavées. Les yousous des Mauresques se multipliaient; elles applaudissaient ainsi à chaque salve. Les gendarmes, les tirailleurs glorieux et les vaillants spahis contenaient difficilement la foule en extase. Chaque coup avait à sa tête son caïd et chacun des chefs in-

digènes avait devant lui sa musique; les cavaliers portaient des bournois et des haïks blancs avec des foulards rouges; les manteaux bleus d'azur, noirs ou vert sombre étaient rares; chaque homme avait son fusil à la main et attendait le signe du chef pour tirer. Ils riaient, se moquaient les uns des autres, enervaient ceux qui, parmi eux, ne goûtaient pas la plaisanterie.

— Soyez prêts! lança le caïd. Au jeû!... Quatre par quatre! Soyez légers et luttez d'adresse, mes enfants!

— Naâm, sid! acquiescèrent les gnomiers joyeux.

Les chevaux étaient en arrêt; ils piaffaient d'impatience, car ils avaient déjà senti la poudre; ils étaient grisés; ils écumaient, ne pouvant plus tenir; il leur fallait du mouvement, de l'agitation. Certains hennissaient, se cabraient, reculaient, tournant sur place; d'autres faisaient les beaux; ils baissaient la tête, la remuaient, la relevaient, laissant flotter d'abondantes crinières.

— Si Allah, as-tu vu le président?

— Oh! oui. Sans le connaître, je puis affirmer que c'est ce monsieur qui rend avec une noblesse émouvante les saluts de notre peuple. Quelle magnanimité! Je ne peux m'empêcher d'aimer la France!

— Quelle splendeur!... Vive la France!

Elle vivra, mon ami, et dominera le monde, non par la force méprisable des armes, mais par celle de sa culture, par son idéal de haute justice et de paix universelle.

— Quelle merveilleuse journée! Allah en soit loué!

L'Algérie est en fête et l'âme arabe exulte.

L'Idéal français passait, vivant.

— Cet empire qui s'étend de l'Océan à la Tripolitaine et de la Méditerranée au grand désert vide, au néant, à l'infini, c'est la France qui le gouverne, protectrice, vigilante, attentive et juste. Quelle autre nation ferait mieux? Il n'en est point. Elle continue pour nous notre grande civilisation arabe, puisque notre architecture et nos arts renaissent, mêlés aux bienfaits des sciences modernes. Ne profitons-nous pas des routes, des trains, des postes, de la tranquillité, de la liberté de conscience? Ne jouissons-nous pas de la liberté individuelle? N'avons-nous pas des journalistes, des docteurs, des avocats?

— Tout cela n'est pas parfait! objecta le pessimiste Allah.

— Et crois-tu, mon frère, qu'en France, à Paris même, tout marche à merveille? Crois-tu qu'en Angleterre, en Allemagne, en Amérique et partout ailleurs de par le monde il n'y a point de mécontentes? Cela peut être mieux, c'est entendu.

— Louange à Dieu! Tu as raison, mon frère.

— Préférerais-tu quelque autre nation que tu supposes meilleure?

— Je n'ai jamais eu l'ombre d'une pareille idée, c'est absurde, ça; je voudrais seulement qu'on fit de nous des citoyens. Est-ce en demandant d'être Français qu'on renie la France?

— Regarde ces deux enfants: c'est un Français et un Arabe; ils se tiennent par la main; c'est l'avenir de l'Afrique du Nord!

— Espérons, puisque Allah ne nous conseille plus le désespoir.

Enthousiasmés au delà, les deux petits amis criaient ces trois mots sublimes: "Vive la France!" pendant que M. Millerand passait avec M. Steeg, notre cher gouverneur général, sur le boulevard de la République, dans la capitale algérienne, Alger, la ville des palais blancs.

Les deux enfants suivaient le brillant cortège présidentiel sans se fatiguer; ils riaient, sautaient de joie; ainsi faisaient les cœurs de tous les assistants. Tout un peuple vibrait.

L'Algérie est en fête et l'âme arabe exulte.

Le banquet offert à M. le président de la République française était grandiose; il avait réuni les représentants de toute l'Algérie: celle du travail et celle de la politique; c'était une apothéose: la France et l'Algérie unies dans le bonheur et l'adversité à travers les siècles à venir.

Le bal qui suivit, la nuit, au palais magnifique de M. le gouverneur général, faisait penser à l'une des Mille et Une Nuits de Scheherazade; rien n'y manquait, et ce qui rendait ces instants féériques, c'étaient le cachet local, nos vêtements aux teintes claires, les burnous rouges des caïds, constellés de décorations superbes, les charmes des dames aux toilettes ravissantes, le palais tout resplendissant de lumière, la gaieté ambiante, le bonheur enfin.

L'escadre française et les navires de guerre d'autres puissances rendaient le port d'Alger imposant, majestueux.

Nous nous sentions fiers, vraiment, d'être les enfants adoptifs de la puissante et généreuse France, alliée de l'Islam depuis François Ier.

Puisse M. le président de notre glorieuse République emporter le plus beau souvenir de sa vie de son voyage dans ce magnifique empire de l'Afrique du Nord, œuvre exclusive de la collaboration des Fran-

çais et des indigènes, sous l'impulsion du génie de notre France adorée!

L'Algérie est en fête et tout un peuple vibre!—Abd-el-Kader Hadji Hamou.

La Prochaine Guerre

Le général Maitrot vient de publier un petit livre qui porte ce titre: "La Prochaine Guerre", duquel nous extrayons quelques-unes des assertions les plus frappantes:

L'armée de demain devra être constituée, non à base d'hommes, mais à base de machines.

L'entrée en scène de la chimie, dans l'art de tuer, va peut-être amener une révolution plus grande encore que l'introduction de la poudre, dans les armées d'Europe au quatorzième siècle.

L'Allemagne, limitée au point de vue des effectifs par le traité de paix, cherchera une compensation dans les "produits de mort" perfectionnés.

Le laboratoire, comme l'usine et plus encore qu'elle, deviendra l'outil de l'armée.

Les deux principaux facteurs de la prochaine guerre seront, sans aucun doute, l'aviation et le sous-marin. Le sous-marin combiné avec l'hydro-avion constituera une arme qui viendra à bout de n'importe quelle flotte, si puissante soit-elle.

Le gros cuirassé est condamné à mourir. En construire maintenant à coups de millions est une pure folie.

La guerre sur terre sera dominée par les chars d'assaut, l'artillerie lourde et surtout l'aviation de bombardement.

Un avion de bombardement est une machine qui peut porter un projectile à des centaines de kilomètres. Et quels projectiles! On a réalisé une bombe d'aviation du poids d'une tonne, dont les effets sont effrayants. Rien n'empêche de construire un projectile chargé de gaz toxiques fortement comprimés, qui noieront des contrées entières sous des nuages empoisonnés.

Dans la guerre future, la victoire appartiendra sans conteste à celui des deux adversaires qui aura la maîtrise de l'air et de la science.

C'est le chimiste qui devra trouver l'engin de mort capable de terroriser l'ennemi, ou le préservatif infailible contre lequel viendra se briser la science de l'adversaire.

Le colonel Lecomte, de l'armée suisse, fait à propos de ces phrases lapidaires du général Maitrot les remarques suivantes:

"Pour la guerre navale, on comprend mieux après avoir lu ce qu'a écrit le général Maitrot, ce qui s'est passé à Washington. On se s'étonne plus de ce que l'accord ait été si facile au sujet des cuirassés, dont toutes les puissances possèdent la fin prochaine, et si pénible, au sujet des sous-marins dont la suprématie future n'échappe à personne.

Ce que le général dit de la guerre sur terre est incontestablement vrai. Si nous devons avoir la guerre à brève échéance, ce sera certainement sous le signe des dernières créations dans l'art de tuer: chars d'assaut, avions de bombardement et projectiles toxiques. Tout cela revu et amélioré par les ingénieurs et les chimistes des deux hémisphères. Jolie perspective!

Et si la guerre se fait attendre encore quelques décades, nos descendants auront les bénéfices de toutes les méthodes chimiques, électriques ou autres que l'on inventera et mettra au point d'ici là pour tuer plus sûrement et plus commodément son prochain.

Il faut espérer que le bon sens arrêtera une fois ou l'autre cette folie homicide, mais il faut avouer que, pour le moment, ça n'en a pas beaucoup l'air.

Dans le préambule de son projet de reconstruction de l'Europe, M. Lloyd George écrit:

"Si les conditions de rivalité en Europe ne sont pas réglées par la coopération entre les puissances, la paix ne peut être que de courte durée et l'Europe sera plongée par la génération qui vient, dans une nouvelle lutte sauvage qui peut précipiter la civilisation dans une ruine et un désespoir encore plus complets."

Les événements de ces derniers jours ne sont malheureusement pas de nature à démontrer que a coopération entre les puissances soit près d'être réalisée de façon à assurer au monde une paix de longue durée.

Nulle part, sauf chez les pangermanistes, on ne désire une nouvelle guerre, mais partout l'on s'y prépare parce qu'on désespère de trouver un moyen sûr de mettre tout le monde d'accord.

Le fait que le général Maitrot a choisi "La Prochaine Guerre" comme titre de son livre est un symptôme frappant de cet état d'esprit.

Tout en faisant, selon des faibles moyens, notre possible pour que cette guerre n'ait pas lieu, nous devons inéluctablement est de nous préparer aussi.

Un Congrès de Vers Politiques

Le Roi.—Eh bien! Hamlet, où est Polonius?
Hamlet.—A souper!

Le Roi.—A souper? Où?
Hamlet.—Non pas où il mange, mais où il est mangé: un certain congrès de vers politiques sont après lui. Le ver vous est l'unique empereur de la diète...

Les vers politiques ont émigré du château d'Eisenbourg au château de Gènes. Ce n'est plus sur le cadavre du père d'Ophélie qu'ils s'acharnent, mais sur ce qui fut le traité de Versailles, et sur ceux qui prétendent le défendre: Polonais, Belges ou Français.

Quelle prodigieuse vérité dans cette expression! Je me souviens du sentiment atroce que j'éprouvai, enfant, en contemplant dans le jardin de notre maison un moineau mort où grouillait des vers. La pauvre bête était tombée sur le dos, les yeux clos sous leurs paupières bleues. Ses petites pattes raidies griffaient l'air, et sur le corps lamentable, aux plumes grises et brunes, des vers blancs montaient, retombaient, remontaient, se cramponnaient pour retomber encore, mais reprenaient inlassablement leur attaque! Vision d'enfer sur laquelle mes yeux d'enfant étaient rivés. Je tremblais de terreur, j'aurais voulu m'enfuir au bout du monde, et la main de plomb de l'horreur m'écrasait, inerte, les jambes brisées, contre le sol.

Voilà qu'à Gènes, un Congrès de "vers politiques" s'est réuni, où Shakespeare, résuscité, trouverait matière à un bien beau drame historique. Voyez-le s'acharner sur ce traité que beaucoup ont discuté, rédigé, signé. D'aucuns le renient, maintenant; d'autres, prisonniers d'une fausse pudeur, crient à tous les vents leur volonté de le maintenir, de le faire exécuter, mais le sapsent par la base, encourageant plus ou moins nettement ceux qui le veulent abroger.

Le "Très Honorable David Lloyd George, M. P., premier lord de la Trésorerie et premier ministre," représente "Sa Majesté le roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et des territoires britanniques au delà des mers, empereur des Indes," à apposer sa signature au bas de ce traité, et nous tenons à croire que cette signature vaut quelque chose. Ce traité, dans ses considérants, affirmait que "les puissances alliées et associées étaient également désireuses que la guerre dans laquelle elles avaient été successivement entraînées, directement ou indirectement, fit place à une paix solide, juste et durable." Puis loin, en tête du pacte de la Société des Nations, ces mêmes puissances déclaraient que, "pour développer la coopération entre les nations et pour leur garantir la paix et la sûreté, il importait d'accepter certaines obligations de ne pas recourir à la guerre, d'entretenir au grand jour des relations internationales fondées sur la justice et l'honneur, d'observer rigoureusement les prescriptions du droit international reconnues désormais comme règle de conduite effective des gouvernements, de faire régner la justice et de respecter scrupuleusement toutes les obligations des traités dans les rapports mutuels des peuples organisés."

Ainsi, lorsqu'il signait le traité de Versailles, le Très Honorable David Lloyd George, premier ministre d'Angleterre, le considérait comme fondant une paix solide, juste et durable, sans quoi, bien évidemment, sa conscience ne lui eût pas permis d'y apposer son nom. Ce faisant, il affirmait la nécessité d'assurer aux peuples la paix et la sûreté; il entendait que les relations internationales fussent fondées sur la justice et l'honneur, et, par conséquent, que toutes les obligations des traités fussent scrupuleusement respectées. Et voici qu'aujourd'hui, au fond de lui-même, il voit mal marché de tous ces engagements. Dans les discours qu'il prononce à Gènes devant les journalistes assemblés, il s'en prend au traité, dont il est et demeure l'auteur principal; il lui reproche d'être tout rempli de germes de guerres prochaines. "De la Baltique à la mer Noire, affirme-t-il, il n'y a pas de frontières qui ne soient contestées." L'Allemagne et la Russie sont à l'état de demi-hostilité contre l'Entente, et c'est folie que de tenter de leur imposer quelque obligation que ce soit. Il faut, au contraire, s'entendre avec elles comme avec tous les autres peuples, quitte à leur faire les concessions qu'elles demandent maintenant, puisqu'elles les arracheront demain par la violence. "Nous sommes les plus forts, aujourd'hui, ajoute-t-il. Mais la victoire ne dure pas toujours. Demain, l'Allemagne voudra se venger, et l'Europe retournera au charnier d'où elle sort à peine."

Et le docteur Rathenau d'applaudir à ces belles paroles et d'affirmer que ce sont les plus admirables que le Premier britannique ait jamais prononcées. Et les bolcheviks de sourire d'un air entendu et de dire comme ils apprécieraient la haute intelligence de l'orateur.

Dangereuses approbations et qui devraient donner à réfléchir à M. Lloyd George. Mais non. Il est pris dans l'engrenage. Les Allemands et les bolcheviks unis l'ont dupé à Rappallo; et comme il n'a pas voulu et ne veut pas le reconnaître, il est inévitablement conduit à de nouvelles concessions, à de nouveaux abandons, qu'il admet d'autant plus

facilement que c'est la France qu'il compte les imposer.

Et la comédie continue. L'Angleterre n'a plus rien à demander à l'Allemagne: elle a gagné la guerre, puisqu'elle a anéanti la flotte et l'empire colonial germaniques qu'elle redoutait. Elle ne consent pas d'atténuation au traité, elle! Elle n'a pas autorisé le Reich à tripler ses armements maritimes; personne, même parmi les amis de M. Lloyd George, ne propose, afin de faciliter la paix au monde, de restituer Moscou à la Turquie, l'est et le sud-ouest africains à Berlin, et d'évacuer Constantinople. Non. Mais c'est vers nous que le Très Honorable premier ministre se tourne; c'est à nous qu'il dit, après être passé par ses alternatives habituelles de violence et d'amabilité:

— Ne soyez pas intransigeants. Ne protestez pas quand on assassine vos officiers et vos soldats. Ne soyez pas nerveux... Ces incidents ont si peu d'importance vis de Sirius ou des banques de la Cité. Comptent-ils, en vérité, auprès de la reprise des affaires et, par conséquent, de la diminution du chômage dans mes usines?... Vous insistez pour qu'on répare vos ruines?... Quelle erreur! D'abord, vous avez fait l'effort vous-mêmes. Vous avez su trouver en France l'argent nécessaire à ces réparations. Vous n'êtes donc pas si malheureux que vous voulez bien le prétendre... Oui, je sais bien, vous me répondez: "Traité de Versailles, paix, garanties, signature, justice, honneur, respect des obligations des traités..." Je connais cela... C'est moi qui l'ai fait inscrire tout au long dans l'acte diplomatique... Je ne renie pas un seul de ces mots... Mais il y a les réalités, qui parlent plus haut, qui sont plus impérieuses que ces engagements moraux que je respecte infiniment, soyez-en convaincus, et auxquels j'ai élevé une chapelle au fond de mon cœur... Mais ce qui était vrai en 1919 l'est moins en 1922. Aujourd'hui, je tiens à m'entendre avec les Russes et les Allemands. Je ferai tout le possible pour cela. Suivez donc ma politique. Venez à Gènes, puisque j'y suis venu; reconnaissez les Soviets, puisque je les reconnais; n'insistez pas pour le paiement de vos réparations, pour l'exécution de tous les engagements pris par vos anciens ennemis, puisque j'estime que de telles exigences me compromettent, moi, David Lloyd George, et risquent d'effriter ma solide majorité des Communes...

Ainsi parlait le légat Pandolphe au dauphin Louis de France dans l'acte V du Roi Jean, de Shakespeare:

— "Donc, les bannières menaçantes, repliez-les maintenant, disait-il au vainqueur."

Et Louis de lui répondre:

— "Votre Grâce m'excusera, je ne reculerais pas. Je suis de trop haute naissance pour être en telle, pour me soumettre à des ordres ou être l'utile serviteur et l'instrument d'un coup de force de par le monde. Votre souffle a d'abord allumé le feu mort de la guerre entre le royaume interdit et moi... Vous m'avez appris à connaître la face de la justice; vous m'avez révélé mes droits sur ce pays et vous venez m'enlever, maintenant, me dire: "L'Allemagne a fait sa paix avec nous..."

Que Jean ait fait sa paix avec Rome, ou l'Allemagne avec les financiers anglais, voilà qui ne suffit pas à voiler la face de la Justice. Nombreux sont les Britanniques qui s'en rendent compte, qui devinent le danger de la politique suivie par leur Premier. S'il ne s'agissait d'un peuple voisin et susceptible et que nous aimions, nous qui avons fait la guerre avec lui, et que nous tenons à ne pas froisser, je dirais:

— Politique de Gribouille, qui se jette à la rivière pour éviter d'être mouillé par la pluie; politique de Gribouille, qui poussé de toutes ses forces au développement de l'usine allemande pour éviter le chômage dans l'usine anglaise; politique de Gribouille, qui aboutit à unir ses adversaires contre ses amis les plus fidèles, en attendant que ce soit contre soi-même; politique de Gribouille qui, dans l'espoir d'instaurer la paix, mène à la guerre.

ANDRÉ FRIBOURG,
Député de l'Ain, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

UNE MISSION FRANÇAISE EN AMERIQUE

Paris.—Le gouvernement français a informé la commission américaine pour la consolidation de la dette alliée qu'il est prêt à envoyer aux Etats-Unis une mission spéciale pour conférer avec elle sur le paiement de la dette française.

Le ministre des finances de Lesteyrie a recommandé au cabinet qu'une mission ayant à sa tête Jean Parmentier, administrateur du ministère des finances, soit envoyée en Amérique dans ce but. M. Parmentier exposerait franchement l'état des finances françaises et demanderait à la commission américaine ce qu'elle attend de la France.

Le budget français pour 1923 ne couvre ni l'intérêt, ni le capital de la dette française aux Etats-Unis.

UN GRAND ECRIVAIN

V. BLASCO IBANEZ

Le plus populaire des romanciers espagnols a vécu une existence qui est elle-même un roman. M. Pitoulet nous raconte ce roman dans une étude bien faite, d'autant plus nécessaire que Blasco Ibanez ne garde rien de ce qui a été écrit sur lui, et peu de chose de ce qu'il a écrit lui-même; de telle sorte que les matériaux dispersés d'un travail sur ce puissant écrivain sont de plus en plus difficiles à assembler.

L'auteur d'Arènes Sanglantes est né à Valence, le 29 janvier 1867. Mais il est de race aragonaise, race brave et si dure qu'on dit d'un Aragonais qu'il peut enfoncer des clous à coup de tête. Le romancier eut pour grand-oncle un prêtre carliste, une sorte de géant, curé d'escopette, comme on dit là-bas, qui tint la montagne de 1833 à 1839, et qui a laissé une mémoire vénérée.

Le romancier aurait voulu être marin, mais l'étude des mathématiques lui fit un obstacle insurmontable. Il se résolut alors à être avocat. Il fut, d'ailleurs, un étudiant paresseux et tumultueux. Il ne paraissait à l'Université de Valence que les jours de désordre: pajaro anunciador de la tempestad—oiseau précurseur des tempêtes, disaient les apparteurs. A seize ans, il s'enfuit à Madrid, logea dans un bouge et devint le secrétaire d'un romancier naguère célèbre, mais devenu alors misérable, D. Manuel Fernandez y Gonzales. Le vieil écrivain, pour toute rémunération, le menait dîner d'un bifteck et de pommes de terre dans un restaurant populaire, au milieu des toreros, des ouvriers et des filles en châte, puis il lui dictait ses élocubrations jusqu'à l'aube.

La mère de Blasco Ibanez le fit chercher par la police et le ramena à Valence. Voilà l'adolescent redevenu étudiant, mais, en même temps, républicain et conspirateur d'autant plus actif qu'il est plus jeune et moins soupçonné, transmettant des documents, installant des dépôts d'armes. A dix-huit ans, il compose un sonnet où il engage les peuples au régime. Le tribunal criminel de Valence le condamne à six mois de prison, qui fut, d'ailleurs, aussitôt levée. A dix-neuf ans, il est reçu avocat et ne vit plus que pour la politique. En 1889, à la suite d'un complot, il est obligé de fuir. Il se réfugie à Paris et habite la chambre 52, à l'hôtel des Grands-Hommes, place du Panthéon. Il recevait de sa famille trois cents francs par mois. Il en gagnait cent par des articles. En ces temps bénis; c'était presque la richesse. Il mena au Quartier Latin une vie joyeuse, qui le menait parfois au poste.

En 1891, une amnistie le ramena en Espagne. Il fonda le journal El Pueblo, qu'il rédigeait à peu près seul, et, pendant près de dix années, il mena cette existence forcenée. Ce fut pour son journal qu'il écrivit le premier roman vraiment digne de lui: Arroz y Tartana, puis ce récit délicieux de la vie des pêcheurs de Valence, Flor de Mayo, ou l'odeur du pain chaud se mêle à l'odeur de la mer, et, enfin, La Barraca, qui devait fonder sa renommée. Ce travail épuisant n'était varié que par les séjours en prison et par les duels. Blasco Ibanez en eut une quinzaine. L'un d'eux, qui eut lieu quelques années plus tard, quand il était député, faillit être tragique. Il avait eu, dans une manifestation, une altercation avec un officier de police dont il parla rudement à la Chambre. Le policier envoya ses témoins. Le président de la Chambre défendit à Blasco Ibanez de se battre. Mais, dans ce cas, l'officier de police, n'ayant pas satisfait aux exigences de l'honneur espagnol, devait donner sa démission. Ses camarades supplèrent le député de se battre, par honneur. Blasco Ibanez accepta. Mais les témoins du policier, loin de s'en tenir là, firent des conditions extrêmement meurtrières; on se battit au pistolet, à vingt pas, avec trente secondes pour viser. Le romancier reçut une balle en plein foie, qui aurait dû le tuer et qui s'aplatit sur sa ceinture.

Pendant qu'il dirigeait El Pueblo, éclata la guerre de Cuba. Il demanda que l'obligation militaire fût égale pour tous, et que les riches fussent soldats comme les pauvres. De là des manifestations, des émeutes, après lesquelles il dut passer plusieurs mois en Italie. A peine revenu, il fut arrêté, et condamné par un tribunal militaire à quatorze ans de bagne. En fait, il resta plus d'un an au presidio de Valence, avec les assassins et les voleurs, la tête rasée, portant l'uniforme de la chourme, sans livres, sans crayon ni papier. Enfin, l'Association de la Presse réussit à le faire élargir, et le peuple de Valence le nomma député à une énorme majorité.

Ce fut un député médiocre. Pendant six législatures, il fut réélu. Mais, durant la sixième, il ne vint plus à la Chambre. Enfin, en 1909, comme ses mandataires insistaient pour le nommer une septième fois, il fit remarquer qu'il y avait en Espagne vingt mille candidats qui feraient de bons députés et que le nombre des bons romanciers était sensiblement moindre, et il obtint qu'on le laissât à ses romans.

Il partit alors pour l'Amérique du Sud, fit une tournée de conférences en Argentine, au Paraguay, au Chili. On lui offrit de rester en Argentine et de fonder une colonie. Il haïta, revint en Espagne, retourna en Amé-

rique et alla se fixer dans un territoire désert de Patagonie, où il mena la vie d'un pionnier. Il faut lire, dans le livre de M. Pitoulet, l'histoire de cette colonie et de celle que le romancier fonda ensuite au bord du Paraná, dans la province de Corrientes. La première s'appela Cerro-vantes, et il y faisait des froïas dix-huit degrés; la seconde s'appela Nueva Valencia, et l'orange y poussait. Il y avait, de Luna à l'autre, quatre jours et quatre nuits de chemin de fer, et le romancier allait de l'une à l'autre, échangeant le léger poncho des tropiques pour la casaque de fourrure patagonienne. Il eut jusqu'à six cents ouvriers sous ses ordres, repréint les grèves, étudiant l'agriculture, l'irrigation et le crédit, dormant sur la terre. Cette vie dura jusqu'en 1913, où il s'en dégota et vendit ses colonies.

Qui pourrait oublier avec quelle ardeur il a pris, en 1914, la cause des Alliés? Il a visité les lignes. Il a vécu à Paris les jours difficiles de la guerre. Il y a composé Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse et Mare Nostrum. Il a annoncé les neuf volumes de son Histoire de la Guerre. Il travaillait seize heures par jour. Une nuit, vers trois heures, comme la plume lui tombait des mains, il se redressa, en disant: "C'est pour la France, c'est pour la patrie de Victor Hugo," et il écrivit jusqu'à l'aurore.

Hygiène de la Vieillesse

Sanctorius disait de la vieillesse vera aegritudo: c'est une véritable maladie. C'est, en effet, une sorte de maladie physiologique. Inévitablement, à partir de l'âge de quarante-cinq ans environ, s'opère la décadence de l'homme. Le fonctionnement organique s'affaiblit, l'assimilation devient moins active; puis, le cœur se rouille, la peau se sèche, les cheveux blanchissent et tombent, les dents sont exposées de leurs racines. Vers soixante ans, l'usure des tissus commence à se montrer visiblement; puis, après dix ou douze ans de véritable vieillesse, arrive peu à peu la décrépitude, qui précède la fin.

Aujourd'hui que l'hygiène et le charlatanisme ne cherchent plus l'éluxir de longue vie, chimérique remède à un état vital irrémédiable, les vieillards cherchent dans l'observation stricte de l'hygiène ce que ne peuvent trouver toutes les cornues du moyen âge. La vieillesse, aussi fragile que l'enfance, a besoin, comme elle, des précautions spéciales et des soins assidus de l'hygiène. Tout se résumant, à la rigueur, pour les vieillards, dans le précepte éternel: "Honorer sans regret à tout ce qui n'est plus de leur âge."

La vieillesse n'a que faire d'un régime alimentaire spécial. Elle doit avoir pour règle la sobriété, éviter tout excès de table, et se souvenir que l'indigestion la guette sans cesse, en cruelle ennemie. Il en est, en effet, pour le vieillard, des préceptes de la sobriété comme de ceux de la chasteté: chaque fois qu'il les transgresse, c'est une pellette de terre qu'il se jette sur la tête (pour employer la rude expression du cardinal Maury).

Les repas seront très réguliers; celui du soir sera peu abondant. La nourriture se composera d'aliments légers et appropriés à